

1

Mon mariage

La veille de mon mariage Chlili et Merzoug — amis de mon fiancé — étaient arrivés d'Ighil-Ali avec son cousin El Madani-ou-Amrouche. Tout ce monde avait dormi chez les Pères. Le lendemain, à la première heure, je vis venir mon frère Lâmara, messager de ma mère souffrante ; un jeune homme chrétien, camarade d'école de mon futur mari, était là pour assister à la cérémonie.

Je ne me rappelle pas très bien comment les choses se sont passées ce matin-là. Je sais que, habillées des gandouras blanches, à jeun, nous nous étions mises en rang, comme à l'ordinaire, pour nous rendre chez les Pères où le baptême et la cérémonie du mariage devaient avoir lieu. Sœur Chantal avait consenti à me servir de marraine. Nous fûmes baptisées, Blanche et moi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

C'est le Père Ben Mira — un des deux Pères Blancs arabes convertis par le Cardinal Lavigerie — qui nous maria.

Je revins à l'hôpital, avec mes compagnes et Blanche. Mon frère m'arrêta en chemin pour me réclamer la dot réglementaire¹ : cent francs. J'allai trouver Mère Saint-Jean qui me remit la somme, et Lâmara partit, peu satisfait d'ailleurs, car il estimait que je valais plus cher ! Il retourna dans notre village, le soir-même, avec son compagnon.

Dans la soirée on vint nous chercher, Blanche et moi, pour nous mener au village, où mon mari avait fait faire par la famille d'Akhli-

¹. Le fiancé remet à sa belle-famille une somme convenue, qui représente une sorte de garantie et devra être restituée en cas de divorce. Dans la circonstance précise, le jeune homme s'étant marié sans le consentement des siens, les missionnaires se sont substitués à sa famille.

Aïth-El-Houcine un couscous au mouton destiné aux invités. Le cousin Madani, se demandant qui, de Blanche ou de moi, était l'épouse de Belkacem, interrogeait avec inquiétude :

— Laquelle des deux ? Laquelle ?...

(Il faut dire que la pauvre Blanche n'était pas une beauté.)

On remplit des plats de couscous et de viande pour les Pères et les Sœurs. Ensuite les convives se mirent à puiser tous ensemble dans le couscous contenu dans une énorme coupe de bois. Je ne sais si j'ai pu manger un peu. Nous allâmes enfin dans la maison d'Akhli où l'on organisa des jeux entre hommes et il était déjà tard dans la nuit quand nous pûmes nous reposer. De ce jour je ne me sentis plus isolée. Pour le pire comme pour le meilleur, nous étions deux.

Je retournai le lendemain à l'hôpital. Mère Saint-Jean me donna une natte, me prêta quatre couvertures de laine et deux draps. J'avais encore quelques affaires dans la malle apportée de Taddert-ou-Fella, en plus du petit trousseau offert par les Sœurs. Mon mari ayant emprunté un bourricot, nous chargeâmes le tout sur son dos. Je dis au revoir à Malha, à Sœur Jean de Dieu — une gentille petite religieuse que j'appelais « la petite Sœur Poupée » ; j'allai saluer Sœur Chantal et Mère Saint-Jean, et je partis vers une vie nouvelle.

La maison dans laquelle j'arrivai ressemblait assez à celle de ma mère par la disposition. Mais là s'arrêtait la ressemblance : cette maison était vide alors que celle de ma mère était pleine, nette, propre ; le sol comme les murs, tout était blanchi et tenu avec amour.

Dans un coin, sur l'estrade destinée aux hommes, je mis la natte et les couvertures qui ne devaient être étendues que le soir. Dans la même cour vivait la famille Toudert — le charretier de l'hôpital, sa mère, sa femme et ses deux filles.

Je crois que c'est le vendredi après mon mariage que je vis arriver Hemma, l'oncle maternel de mon mari (il venait le jeudi soir, couchait et mangeait ce jour-là chez nous, allait vendre sa laine au marché du vendredi, revenait coucher et manger, pour s'en retourner chez lui le samedi matin. Le lendemain de sa venue, il déclara à son neveu Belkacem qu'il entendait nous emmener avec lui à Ighil-Ali pour me présenter à la famille : Mon mari n'avait rien à craindre de son père, il s'en portait garant, car j'étais une jolie fille.



Nous partîmes donc, ce samedi 26 août, en passant par l'hôpital. Je demandai à la Mère Supérieure les quelques sous qui me restaient chez elle — une trentaine de francs, je crois. Il faisait très chaud. Nous n'arrivâmes à Ighil-Ali que le soir.

La première impression que je ressentis en entrant dans la demeure de mes beaux-parents fut la surprise. La porte cochère avec ses lourds battants qui défiaient les siècles, s'ouvrit, laissant apparaître une grande cour, fermée de tous les côtés par de hautes murailles, mais très claire en ce jour d'été.

Je descendis de mulet, ma belle-mère m'embrassa entre les yeux, en me souhaitant la bienvenue. Le cousin Madani, aussitôt accouru, avait tiré en l'air un coup de feu, en signe de réjouissance, mais mon beau-père le gronda, car la famille était en deuil d'un cousin éloigné, assassiné dans la Tajmâth, la même semaine (les gendarmes avaient arrêté deux malfaiteurs notoires, qui furent relâchés après quelques jours de réclusion, car on n'avait aucune preuve contre eux).

On m'avait fait asseoir sur un tapis de haute laine, au milieu de beaucoup de femmes et d'enfants. Toute cette animation autour de moi me donnait le vertige.

Au bout d'un moment, j'observai l'aspect de la maison. Deux grands bâtiments se faisaient face, constitués d'une cave au sous-sol, d'une immense pièce et d'un étage avec deux balcons ; on accédait à ces étages par deux escaliers raides comme des échelles, sans rampe : il fallait toujours se tenir contre le mur auquel ces escaliers étaient accotés.

L'une de ces pièces servait pour la famille de mon beau-père, l'autre, appelée « la maison aux provisions », contenait de grandes jarres en alfa tressé ; ces jarres rondes montaient jusqu'au plafond et devaient contenir cinq ou six cents mesures de blé ou d'orge. Je les ai toujours vues pleines, jusqu'à la mort de l'aïeul de mon mari¹.

Le cœur de la maison s'était rempli de monde : hommes, femmes, enfants me dévisageaient avec insistance : j'étais l'étrangère, celle qui avait pris le fils chéri. Cependant, une vieille femme de haute stature — elle était presque aveugle et marchait appuyée sur un bâton, mais, en

¹. Hacène-ou-Amrouche, dont il sera question plus loin.

dépité de son grand âge, on voyait qu'elle avait été fort belle — s'était approchée de mon mari, l'avait embrassé avec effusion, puis, prenant ma tête, elle me mit un baiser sur le front. Cette caresse inattendue m'alla droit au cœur. Mon mari me dit que c'était sa grand-mère maternelle Aïni¹. qu'elle l'avait élevé et beaucoup gâté.

J'entrai dans la grande pièce qui servait à la famille de mon beau-père, Ahmed-ou-Amrouche². Je vis une femme encore jeune allaitant un tout petit enfant : c'était Douda, la seconde épouse de mon beau-père. (A cette époque-là n'existaient que ma belle-mère Djohra, âgée d'environ quarante ans, et Meg-douda appelée Douda, qui paraissait sensiblement plus jeune). Ma belle-mère avait, outre mon mari Belkacem, deux filles dont l'une, mariée, Ouahchia, habitait un village assez éloigné. L'autre, une enfant maigre et brune, me fut présentée : c'était Reskia. Douda, elle, avait plusieurs filles : l'aînée, âgée d'une dizaine d'années, la cadette qui marchait à peine, et la dernière, qui venait de naître. Elle avait aussi, me dit-on, un garçon de cinq ou six ans, Mohand-Arab, qui vivait chez son grand-père, Hacène-ou-Amrouche, à Tizi-Aïdhel, dans un village de la plaine où cet homme s'était retiré pour vivre, loin de son fils prodigue, avec ses deux ou trois femmes et sa fille Tassâdith. Je remarquai aussi une petite jeune fille qu'on me dit être la fiancée élevée au foyer et destinée par mes beaux-parents à épouser leur fils — celle dont j'avais pris la place.

A l'occasion de ma venue, mon beau-père alla acheter deux foulards à tranches dorées (cheâla) ; il m'en offrit un et donna l'autre à la petite jeune fille, car il croyait que, comme lui, mon mari pouvait aimer deux femmes.

On me présenta Taïdhelt, la femme du grand-père de Tizi-Aïdhel, gardienne de la maison et de l'argent de l'aïeul. C'était elle qui avait le commandement de toute cette famille. Elle me parut très triste : elle venait de perdre, de la tuberculose, sa fille Aïcha, qui laissait cinq orphelins dont un tout petit enfant rachitique. Cette femme avait une autre fille du nom de Fatima. Comme celle-ci habitait près de Medjana, elle ne savait encore pas la mauvaise nouvelle ; ce n'est que le lendemain qu'elle accourut avec une jolie petite fille de trois ans : Ouardia. Elle me dit que son fils aîné était resté auprès de son mari, à Medjana.

¹ : C'est aussi la mère de l'oncle Hemma.

² : Ahmed-ou-Amrouche épousa quatre femmes : Djohra, la mère de Belkacem, Douda, Tajlilith (de son vrai prénom Smina) et Zahra.

Il faut ajouter les cousins germains, leurs mères et leurs femmes, venus par curiosité.

La nuit tombée, nous dînâmes et ma belle-mère nous conduisit à l'étage, au-dessus de la petite pièce dite « des provisions ». Elle avait préparé notre couche : des couvertures sur une natte et un drap en cretonne imprimée pour nous couvrir. La pièce était immense, dix mètres de long, au moins, sur sept ou huit de large ; au pied des murs s'alignaient des jarres pleines d'huile, et dans les quatre autres pièces, en bas comme en haut, on en dénombrerait autant. Les fenêtres comportaient de lourds battants qui se fermaient avec une sorte de verrou de bois : on poussait une targette qui se mettait à la verticale et le verrou s'enfonçait dans le mur où un cadre était scellé ; pour ouvrir, on tournait la pièce de bois servant de targette, qui reprenait sa place horizontale, et le verrou retombait : pour pénétrer du dehors, il aurait fallu brûler les portes.

On apercevait les tuiles. Aucun confort ni aucune propreté. Le sol était pavé de briques pleines, comme au rez-de-chaussée. A côté de cette pièce, au-dessus du vestibule, se trouvait la chambre de Taïdhelt, la femme du grand-père.

J'ai dormi comme une souche cette nuit-là, j'étais tellement fatiguée ! Le lendemain, il était déjà tard quand je me réveillai ; tout le monde s'affairait : Taïdhelt avait bu son café et filait sa quenouille ; ma belle-mère, Reskia et Hemama¹, ainsi que la fiancée de mon mari avaient rapporté de grands couffins pleins de figues de barbarie que l'on avait alignés à l'ombre, dans un coin de la cour. On avait rempli de ces fruits un plat de bois énorme où celui qui voulait en manger se servait à sa convenance, versant de l'eau dessus pour en amortir les épines, et, à l'aide d'un couteau, coupant la tête du fruit, puis la queue, entaillant l'écorce par le milieu et l'enlevant.

J'observais tout cela avec une curiosité amusée. Ma belle-mère, cependant, avait quitté les effets revêtus pour la cueillette et, avec une sorte de brosse en alfa, se frottait de toutes ses forces pour casser les épines.

Douda me fit signe d'approcher. Elle se tenait à côté du foyer et beaucoup de coquilles d'œufs s'éparpillaient autour d'elle ; sur le feu, un

¹. Fille de Douda.

large plat de terre et dans ce plat une grosse galette de semoule très blanche mélangée à beaucoup d'œufs, cuisait dans l'huile. C'est le mets des accouchées aux Aïth-Abbas, quand elles se lèvent le matin. Mais ce matin-là, la galette était beaucoup plus grosse et Douda nous en offrit un bon quartier, à mon mari et à moi. Elle avait délayé du miel dans une écuelle, et tous deux nous déjeunâmes ainsi.

Le lendemain, le cousin Madani nous invita pour le repas de midi : il avait tué un couple de perdrix. Nous y allâmes en passant par Tahriqth — un petit champ, situé en dehors du village, afin que les étrangers à la famille ne pussent me voir. « La maison du cousin Chérif »¹ — comme on l'appelait — était une grande bâtisse composée de deux corps. L'un, de construction ancienne, avait été édifié par son père, Mohand-ou-Amrouche, frère d'Hacène. (Les cousins Chérif, Madani et Saïd étaient donc des cousins germains de mon beau-père.) L'autre partie de la maison avait été élevée par les soins de Chérif à la mort de son père. Le sous-sol qui servait de cave et d'écurie était surmonté d'une très vaste pièce appelée « akham *n'loub* » — la maison de bois. Au-dessus de cette pièce, une autre de même dimension : « *lâli* » — l'étage. Et plus haut encore, dominant le village, une chambre avait été aménagée pour lui et pour Sassa, la femme qu'il avait ramenée des Aïth-Aïdhel. Celle-ci me parut très belle mais déjà un peu touchée par l'âge. Elle fit un couscous délicieux qu'elle nous servit dans la pièce du haut. Du balcon la vue s'étendait sur tout le village. Je passai dans cette maison amie une bonne partie de la journée ; le soir nous revînmes chez mon beau-père.

Le lundi, j'assistai à une scène terrible : mon beau-père était allé au marché d'Akbou. Parti à dos de mulet de bonne heure, il avait dans sa hâte oublié sa montre et son gilet ; ma belle-mère Djohra l'avait suivi, et, ne l'ayant pas atteint, elle confia montre et gilet à un homme du village connu pour son aisance, Ali-ou-Bouchachi, en le chargeant de remettre ces objets à mon beau-père. Or cet homme qu'elle n'aurait jamais soupçonné garda et la montre, et la chaîne, et le gilet.

¹ . Chérif-ou-Amrouche, une belle figure très estimée. Un mystère plane sur sa mort : s'était-il ou non converti ? avait-il ou non été baptisé par le Père Dehuissier avant d'expirer ?... J'ai souvent entendu mon père et ma mère discuter à ce propos.
M.-T. A.

Quand mon beau-père Ahmed rentra du marché, Lla Djohra, ma belle-mère, lui demanda si le commissionnaire lui avait bien remis sa montre :

— Il ne m'a rien donné.

Je le vis sortir et aller trouver l'homme en question qui nia avoir reçu quoi que ce fût.

Je reverrai toujours la rage de mon beau-père : il avait entre les mains des étriers de fer unis par une courroie de cuir. Il prit ma belle-mère par les cheveux et se mit à frapper sur son dos à tour de bras, de toutes ses forces. Nous étions toutes accourues, moi, Taïdhelt, Douda et ses filles, toutes nous nous suspendîmes à son bras pour lui faire lâcher prise. Ce n'est que lorsqu'il fut épuisé, la courroie cassée, qu'il cessa de frapper. Les yeux lui sortaient des orbites.

Lla Djohra était tombée à terre.

— Cela t'apprendra, lui dit-il, à avoir confiance en des étrangers !

A l'époque, une montre était chose précieuse et rare, c'est pourquoi l'homme l'avait gardée.

Je ne pense pas être restée plus de huit jours à Ighil-Ali. Le mardi, je vis arriver mon frère Lâmara avec deux mulets. Ma mère l'avait envoyé me chercher aux Aïth-Mangueleth ; ne m'y ayant pas trouvée, il était venu jusqu'aux Aïth-Abbas. Nous repartîmes presque aussitôt, car il y avait plusieurs jours que mon frère était en route, et la location des mulets courait.

On me fit cadeau d'une dizaine de litres d'huile, et de je ne sais quelles douceurs. Douda m'avait fait un gâteau de semoule aux œufs : j'apportai le tout à ma mère.

J'ai dû passer peu de temps dans mon village ; j'avais hâte de rentrer et de m'occuper de mes affaires. Au début de septembre, nous étions de nouveau chez nous, à Ouarzen. Les journées s'écoulaient ainsi : dès notre lever, nous déjeunions et descendions ensemble à l'hôpital ; devant le portail, nous nous séparions, j'entrais et me dirigeais vers la lingerie où je travaillais avec Sœur Chantal jusqu'à midi. Mon mari venait alors me chercher, je préparais le repas et nous mangions. Le Père Carisson nous avait acheté des ustensiles de cuisine. Je ne savais pas cuisiner. Je réussissais tout juste à faire *afidhir-ou-quesoul*¹, une galette, et je roulais un peu le couscous ! Comment ai-je

¹. Voir page 42.

appris à travailler, je me le demande. Mais j'avais du bon sens, de la bonne volonté. Et surtout, j'avais observé ma mère qui était propre, économe comme une fourmi. Une femme, moyennant deux francs cinquante par mois, m'apportait chaque jour un bidon d'eau de dix-huit litres. Pour son premier marché mon mari avait acheté un double décalitre de blé — il avait, je crois, emprunté de l'argent : une vingtaine de francs. Il rapporta aussi deux kilos de viande. Je jugeai que c'était trop pour deux. J'en conservai quelques morceaux dans le sel et recommandai à Belkacem d'être moins prodigue à l'avenir. Car j'étais bien la fille de ma mère qui partageait le grain en douze parts — une pour chaque mois de l'année.

Notre déjeuner de midi pris, nous repartions. Je travaillais encore jusqu'au soir, puis je remontais avec mon mari dans la maison de Ouarzen. Ainsi se passa le mois d'octobre. Dès le 1^{er} novembre, la propriétaire du logement nous donna congé, car me dit-elle, son époux étant rentré, ils désiraient être seuls chez eux. Quand j'entrai à la lingerie, Sœur Chantal vit mes yeux rouges :

— Tu as du chagrin ? demanda-t-elle. Je répondis en sanglotant que j'étais sans logis.

— Ne te désole pas pour cela. Je vais arranger les choses.

Et elle alla trouver la Mère Supérieure qui, à cette époque, était encore Mère Saint-Jean. Sœur Chantal me dit :

— J'ai parlé de toi à notre Mère : elle t'offre la chambre qu'habitait Amar Akhli, et qui est vide maintenant.

Quand mon mari vint me chercher, à midi, je lui montrai la clef :

— Notre Mère nous a donné cette chambre.

Nous ouvrimmes la porte et nous fûmes très contents. Cette chambre était plus commode que la maison du village, et nous avions aussi l'avantage de ne plus monter et descendre deux fois par jour. Je pouvais aller chercher ma provision d'eau au bassin, qui se trouvait à deux pas de ma demeure.

Le jour même nous apportâmes nos affaires, et le soir nous couchions enfin dans un logement sûr. Les jours s'écoulèrent, le Père Justrob revint et nous donna de bons conseils pour notre aménagement ; il nous fit acheter des planches qui, posées sur des caisses, nous tinrent lieu de lit. D'autres planches nous servirent d'étagères, ce qui nous fit gagner de la place. Avec quelques dizaines de francs, nous nous procurâmes quelques mètres de pilou rouge, à raies noires, pour confectionner des rideaux et cacher ce que nous mettions sur ces

étagères. Je m'approvisionnais chez les Sœurs ; pour douze sous j'avais un pain de ménage de deux kilos, de la semoule, des légumes secs, du café. Toutes les semaines, je payais avec ce que j'avais gagné.

Avant de me rendre au travail, le matin, je mettais mes légumes à cuire doucement, et Sœur Chantal, vers neuf heures, me permettait de sortir pour surveiller mon feu et mon repas. Tous les jeudis, nous recevions la visite de l'oncle Hemma, le caravanier : c'était un homme de haute taille, qui paraissait encore plus grand à cause du *guennour* qu'il portait — une grosse chéchia recouverte de mousseline blanche (un cordon brun en poil de chameau faisant plusieurs fois le tour de cet important turban qu'il rehaussait). Quand je l'ai connu, il n'avait plus une seule dent, et plus un seul cheveu. Son teint était blanc, ses traits réguliers et fiers, mais la variole l'avait éborgné. Sa figure était pleine de traces de ce terrible mal. La paupière de l'œil qui lui restait était déformée et laissait voir le rouge intérieur. La première fois, tout cela m'avait impressionnée, puis je me suis habituée.

Tous les jeudis soirs, je le voyais arriver, porteur de tout ce qu'il avait pu obtenir pour nous de mes beaux-parents, auxquels il racontait que nous étions très malheureux. C'étaient tantôt dix litres d'huile, tantôt quelques chapelets d'oignons secs. Parfois, il achetait lui-même des grenades au marché. Moi, je le recevais de mon mieux, je faisais en son honneur du couscous de semoule, ou un ragoût de pommes de terre ; il y trempait de gros morceaux de pain bis frais, que je rapportais de chez les Sœurs.

Nous ne manquions de rien, car la vie était si bon marché qu'il nous fallait très peu d'argent. Ce que je prenais chez les religieuses m'était compté au prix de gros. Tous les mois, j'avais cent kilos de bois de chêne à un franc le quintal. Mais le bois d'allumage nous faisait défaut, et, les jours où il avait congé, mon mari découpait quelques bûches à l'aide d'une petite hachette. Je n'avais pas le temps de m'ennuyer. Mes dimanches seuls étaient libres : j'allais parfois en promenade avec les filles des Sœurs.

J'avais, sur le conseil de Félicité, vu M^{lle} Pâquereau, la sage-femme : elle me dit que j'étais enceinte de trois mois.

Noël était arrivé. Cette année-là, j'avais des sabots et des chaussons bien chauds. Mon mari portait un lourd burnous blanc, car, à l'époque,

on s'habillait à la mode kabyle. La Mission ne désirait pas que les Kabyles sortent de leur milieu, aussi la Mère Supérieure m'avait-elle refusé des souliers européens et m'avait-elle acheté, pour mon mariage, des chaussures en cuir rouge, à la mode indigène, appelées « *thiribith* ».

C'est alors que j'eus la première discussion qui faillit tourner mal avec mon mari. Un de ses compatriotes, Merzoug, était venu travailler à l'hôpital ; sa femme, qui attendait un bébé, l'accompagnait ; ils habitaient, je crois, l'ancienne chambre du repassage. Donc, pour Noël, cet homme voulut passer des vacances à Ighil-Ali et il proposa à mon mari de le suivre. Belkacem me mit au courant de ce projet ; je lui dis qu'il ne devait pas me laisser seule ; nous discutâmes un moment et je compris qu'il voulait vraiment partir. Moi, depuis que j'avais vu mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, je craignais toujours qu'il ne reprenne son fils. Comme un fait exprès, le lendemain, survint mon frère. Je lui dis :

— Mon mari veut aller passer quelques jours chez ses parents. Emmène-moi chez nous pour le temps de son absence.

Je m'habillai et nous nous mîmes en route, à pied. Nous étions déjà engagés dans la descente qui mène à la rivière quand je m'entendis appeler. Je levai la tête et vis le Père Justrob qui courait de toutes ses forces pour me rattraper. Je m'arrêtai et l'attendis.

— Pourquoi es-tu partie ? me demanda-t-il.

— Parce que mon mari veut aller chez ses parents avec Merzoug. Alors, j'ai pensé, moi aussi, que je pouvais me rendre chez ma mère !

— Merzoug est parti cette nuit, tout seul, m'assura le Père.

Et il me ramena, tandis que mon frère poursuivait sa route sous le regard courroucé du bon Père Justrob. Nous remontâmes doucement la côte, mais la fatigue m'obligea à me coucher en arrivant, à cause de l'enfant que je portais. Nous ne reparlâmes plus de cet incident.

Cette année-là, il y eut la messe de minuit du siècle, car nous étions au 31 décembre 1899. Il avait encore neigé. Mon mari aidait le Père Justrob à traduire les cantiques en kabyle. Souvent, par ces soirées de décembre et de janvier où la nuit tombe vite, j'étais inquiète en attendant le retour de Belkacem : j'avais peur qu'il ne tombe dans un fossé par la neige et le froid.

Il pleuvait parfois dans la cheminée de notre chambre et nous ne pouvions allumer le feu. Nous étions réduits à rester sans souper. Mon mari frappait alors à la porte de la cuisine, et la Sœur nous offrait à dîner. Elle n'a jamais refusé de nous secourir.

Pour le jour de l'an, j'étais allée avec Belkacem souhaiter la bonne année aux Missionnaires. Le Père Baldit était Provincial et il entreprenait de longs voyages pour inspecter les postes. Il se rendait jusqu'à Gardhaïa. Son absence durait des semaines. Pour cette raison, le Père Schmit était Supérieur. C'était un homme d'origine alsacienne, à l'allure puissante et sévère, et pourtant si bon ! Il aimait les enfants. Il nous fit très bon accueil et me donna plusieurs tablettes de chocolat ; les autres missionnaires nous avaient offert des bonbons, des dragées. J'avais été très gâtée.

Aux Sœurs, j'avais souhaité la bonne année ; elles aussi avaient été très gentilles. Sœur Chantal me remit une médaille en argent, en souvenir de sa vieille mère — ma marraine. Je revins à la maison rouge comme une tomate et les yeux brillants de joie.

Quand je dis maison, c'est une façon de parler : c'était une chambre, basse de toiture, recouverte de planches et de tuiles ; elle était tiède, parce que surélevée, et très sèche à cause de son parquet en bois. Nous nous trouvions très bien dedans, depuis que des rideaux cachaient les étagères et que notre natte et les couvertures étaient étalées sur des planches. On pouvait ranger des choses sur des caisses, et les chaussures sous le lit.

J'avais eu des nouvelles de certaines de mes compagnes de Taddert-ou-Fella : Malha et ses sœurs étaient, les deux grandes à l'hôpital, les deux petites aux Ouadhias, où elles se sont mariées depuis. J'avais rencontré M^{me} Achab un jour de promenade, mais comme j'étais chrétienne, et elle musulmane, elle n'avait pas daigné me reconnaître. Un matin, les Sœurs m'avaient menée voir Alice, devenue la bonne de la famille Masselot : j'eus de la peine à la reconnaître tant elle avait changé, la pauvre petite !

Un soir d'hiver, j'en vis arriver une autre, accompagnée de son frère ; l'Administrateur Masselot s'en était débarrassé en l'envoyant chez les Sœurs : c'était Dahbia, que nous appelions Maria — on lui donnait les deux prénoms à la fois, le kabyle et le français. Elle venait, dit-elle, de la part de l'Administrateur, pour travailler et gagner sa vie. C'était une jeune fille peu pratique, qui avait lu trop de livres sans discernement : elle rêvait beaucoup, et chez les Sœurs le rêve est exclu.

La Mère Supérieure accepta de garder Dahbia qui fut admise à la lingerie où je m'employais moi-même. Elle couchait dans le dortoir, avec les autres filles ou femmes. Il y avait beaucoup de travail : outre le

raccommodage, on faisait la lessive, la cuisine, le repassage ; on avait même installé un métier à tisser et Fatima (la grosse) tissait un beau burnous pour le Père Baldit, croyait-on.

Moi, j'allais rarement du côté du dortoir depuis mon mariage. De la lingerie, je revenais tout droit à ma chambre. Cependant, d'autres filles continuaient à se présenter et les Sœurs, escomptant une grande moisson de conversions, en acceptaient tous les jours.

L'oncle Hemma, par n'importe quel temps, nous rendait visite. Une fois, en plus de l'huile, il avait apporté « pour quand j'aurais le petit », un litre de miel et un litre de beurre salé que Taïdhelt m'envoyait.

La semaine suivante, il fallut recevoir une véritable smala : le cousin Salah-ou-Amrouche et sa femme, accompagnés de ma belle-sœur Ouahchia, étaient venus nous voir au retour d'un pèlerinage auprès de Cheikh Mohand. Tout ce monde s'installa sur notre lit : je fis un grand couscous avec de la viande séchée et du bouillon de haricots secs et chacun mangea à sa faim. Le lendemain, le cousin et sa femme, après avoir déjeuné de café et de pain frais, s'en retournèrent chez eux, nous laissant ma belle-sœur qui voulait voir le docteur, car elle était malade des suites de ses couches remontant à six mois. Elle vécut avec nous, couchant sur notre lit.

Un jour, le Père Duchêne, de passage, regarda fixement ma belle-sœur et prit mon mari à part. Il lui dit :

— Antoine¹, ce que tu fais n'est ni sain, ni prudent, surtout dans la situation de ta femme (j'en étais à mon huitième mois de grossesse). Ta sœur est poitrinaire, il suffit de voir ses yeux pour le comprendre ; dès ce soir, elle ne doit plus coucher dans votre chambre.

Mon mari me fit part de cette confidence.

— Il arrivera ce qu'il arrivera, répondis-je, mais nous ne pouvons dire à ta sœur d'aller ailleurs.

Cette année, la fête du *Mouloud* — celle du mouton — avait presque coïncidé avec Pâques. Mon frère, selon l'usage traditionnel, m'avait apporté une épaule du mouton que la famille avait sacrifié. Pour Pâques, les ménages chrétiens avaient, eux aussi, tué un mouton, et nous en avions eu notre part. J'avais fait sécher une bonne provision de viande.

¹ . Belcacem-ou-Amrouche, baptisé à l'âge de cinq ans, avait reçu pour prénom chrétien Antoine.

M^{lle} Pâquereau m'avait aidée à confectionner une petite layette : quelques chemises en percale fine et des brassières en pilou ; le tout était rangé dans une malle offerte par les Sœurs. Je n'allais plus à la lingerie, mes pieds étant enflés, mais je faisais du travail chez moi et le rapportais à Sœur Chantal. Notre ami Habtiche, le deuxième moniteur, avait pu être nommé secrétaire à la commune mixte d'Alger, il m'avait ramené une robe-manteau pour le petit bébé que j'attendais. De M^{lle} Pâquereau, je reçus également deux jolies petites robes d'enfant.

Ma belle-sœur était toujours chez nous. Un lundi, il y eut une éclipse de soleil. A trois heures de l'après-midi, le soleil disparut, et, pendant une ou deux minutes, nous vîmes la lune et les étoiles. Puis le soleil revint. Est-ce l'émotion que j'avais éprouvée ? Je fus prise des douleurs de l'enfantement la nuit même qui suivit cette éclipse. Me voyant souffrante, mon mari obtint de sa sœur qu'elle allât coucher à la salle des malades. Celle-ci en fut mécontente. A trois heures du matin, Belkacem appela la sage-femme ; et mon fils Paul-Mohand-Saïd naquit le 29 mai 1900.

Sœur Chantal vint me voir : elle m'apportait des draps usagés pour les couches. Sœur Alexis m'avait envoyé une vieille femme pour faire mon travail. Deux poules furent égorgées et l'on prépara un couscous pour les Pères et les Sœurs.

Comme personne ne pouvait s'occuper de ma belle-sœur qui refusait de rester à la salle de l'hôpital, mon mari loua un mulet et la ramena à Ighil-Ali. Il revint le surlendemain.

Ma mère me rendit visite ; elle m'apportait en cadeau une grosse cuisse de veau et des œufs ; elle s'installa pour me soigner et s'occuper de tout. Un jour que nous étions seules, elle enleva les langes de l'enfant, elle regarda attentivement tout son petit corps et, avisant ses pieds, me dit :

— Les pieds ne sont pas de chez nous : nos talons ne « sortent » pas. Il les tient sans doute de sa famille paternelle.

Et comme je m'écriais :

— « Fais attention à ne pas lui faire de mal ! » — elle me jeta un regard par-dessus son épaule et me répondit :

— « *C'est maintenant l'oisillon qui donne la becquée à son père ?* »

Par ce proverbe, elle m'expliquait que j'étais sa fille et qu'elle savait mieux que moi ce qui pouvait faire du mal à un bébé.

M^{lle} Pâquereau m'avait appris à baigner l'enfant et à l'emmailloter.

Mon frère vint chercher ma mère quelques jours après. Je me levai au bout de quinze jours, un peu amaigrie. En somme tout s'était bien passé.

Je me remis à mes occupations. Nous avions dû quitter la chambre où nous logions : elle avait été démolie pour faire les travaux grandioses dont j'ai parlé déjà : une chapelle en sous-sol, avec passage par la route, et appartements au-dessus qui devaient être reliés par des balcons aux édifices existants.

Nous fûmes relégués dans une pièce au-dessus des écuries. Les grandes fenêtres n'avaient ni persiennes, ni volets, le soleil tapait tout l'après-midi, et il y avait des mouches par centaines, car on ne pouvait faire l'obscurité. Les matinées étaient insupportables, et les soirées intenables. Nous étions en été, juillet avait commencé avec les vacances. Je vis un jour arriver mon beau-père, Ahmed-ou-Amrouche, accompagné de l'oncle Hemma.

Ils nous emmenèrent dans leur village d'Ighil-Ali à dos de mulet. La Mère Supérieure voulut bien nous reprendre toutes les planches que nous avions achetées. Sœur la Compassion me redemanda les couvertures qu'elle m'avait prêtées et je les lui donnai. Le déménagement fut vite fait. Sur une mule, on avait chargé notre petite table et nos chaises, ainsi que ma cantine et l'autre malle. M^{lle} Pâquerneau m'emballotta le petit pour la longue route, car nous allions voyager de nuit.

Je dis adieu à Sœur Chantal, à Mère Saint-Jean, à tout cet hôpital où j'avais vécu deux ans, où j'avais pleuré, souffert et vu enfin ma destinée se fixer. Désormais je n'étais plus seule : pauvre ou riche, riant ou pleurant, nous étions deux.

Sur la route nous rencontrâmes d'autres habitants du village qui, leur laine vendue, s'en retournaient chez eux, et ce fut une caravane qui occupait la route. Partis à trois heures de l'après-midi, en pleine chaleur, ce n'est qu'à trois heures du matin que nous arrivâmes. J'étais restée douze heures sur la mule, mon enfant dans les bras. Nous avons traversé la montagne où il faisait froid, puis une rivière où très peu d'eau coulait. Quand je descendis de la mule, mes jambes étaient tellement ankylosées que je ne pouvais les remuer. On me prit l'enfant et je fus presque portée vers la grande pièce. Je me jetai sur la natte et m'endormis.